

## *De la « praxis » individuelle comme totalisation*

[Livre I, Section A, p 193-207]

La vie générique, aussi bien chez l'homme que chez l'animal, consiste d'abord physiquement en ceci que l'homme (comme l'animal) vit de la nature non organique, et l'homme étant plus universel que l'animal, d'autant plus universelle est la région de la nature non organique dont vit l'homme. [...] Physiquement, l'homme ne vit que de ces produits de la nature, qu'ils apparaissent maintenant sous la forme de la nourriture, du chauffage, de l'habillement, de l'habitation, etc. L'universalité de l'homme apparaît de façon pratique précisément dans l'universalité qui fait de la nature entière son corps [*Körper*] *non organique*, aussi bien dans la mesure où la nature est 1/ un moyen de subsistance immédiat, que 2/ dans la mesure où elle est l'objet, la matière et l'outil de son activité vitale. La nature est le corps propre [*Leib*] non organique de l'homme – où il faut entendre la nature dans la mesure où elle n'est pas elle-même le corps humain. L'homme *vit* de la nature signifie : la nature est son *corps propre* [*Leib*], avec lequel il faut qu'il demeure dans un processus continu pour ne pas mourir. Le fait que la vie physique et spirituelle de l'homme soit dépendante de la nature, n'a pas d'autre sens que celui-ci : la nature est dépendante d'elle-même, car l'homme est une partie de la nature.

Marx, *Manuscrits de 1844* [trad. Fischbach], p 121-122

La première présupposition de toute histoire humaine est naturellement l'existence d'êtres humains vivants. Le premier état de fait à constater est donc la complexion corporelle de ces individus et les rapports qu'elle leur crée avec le reste de la nature. Nous ne pouvons naturellement pas faire ici une étude approfondie de la constitution physique de l'homme elle-même, ni des conditions naturelles que les hommes ont trouvées toutes prêtes, conditions géologiques, orographiques, hydrographiques, climatiques et autres. Toute histoire doit partir de ces bases naturelles et leur modification par l'action des hommes au cours de l'histoire.

Marx, *L'Idéologie allemande*, p 42-43

Il faut d'abord considérer le procès de travail indépendamment de toute forme sociale déterminée.

Le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. Il se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même. Il met en mouvement les forces naturelles de sa personne physique, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile à sa propre vie. Mais en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant par ce mouvement, il modifie aussi sa propre nature. Il développe les potentialités qui y sont en sommeil, et soumet à sa propre gouverne le jeu des forces qu'elle recèle. Nous ne nous occupons pas ici des formes primitives du travail, qui relèvent encore de l'instinct animal. [...] Nous supposons donc ici le travail sous une forme qui appartient exclusivement à l'homme. Une araignée accomplit des opérations qui s'apparentent à celles du tisserand, et une abeille en remonte à maint architecte humain dans la construction de ses cellules. Mais ce qui distingue d'emblée le plus mauvais architecte de la meilleure abeille, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête

avant de la construire dans la cire. Le résultat auquel aboutit le procès de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà en idée. Non pas qu'il effectue simplement une modification dans la forme de la réalité matérielle : il y réalise en même temps son propre but, qu'il connaît, qui détermine comme une loi de la modalité de son action, et auquel il doit subordonner sa volonté. Et cette soumission n'est pas un acte isolé et singulier. Outre l'effort des organes au travail, il faut une volonté conforme à ce but, s'exprimant dans une attention soutenue pendant toute la durée du travail, d'autant plus indispensable que celui-ci enthousiasme moins le travailleur par son contenu propre et son mode d'exécution, et qu'il peut donc moins en jouir comme du jeu de ses propres forces physiques et intellectuelles.

Marx, *Le Capital*, Livre I, chapitre V « Procès de travail et procès de valorisation », p 199-200 [trad. Lefebvre]

*Toute dialectique historique repose sur la praxis individuelle en tant que celle-ci est déjà dialectique, c'est-à-dire dans la mesure où l'action est par elle-même dépassement négateur d'une contradiction, détermination d'une totalisation présente au nom d'une totalité future, travail réel et efficace de la matière. [...] Il faut donc voir au niveau de la praxis individuelle (peu nous importe, pour l'instant, quelles sont les contraintes collectives qui la suscitent, la limitent ou lui ôtent son efficacité) quelle est la rationalité proprement dite de l'action.*

Tout se découvre dans le *besoin* : c'est le premier rapport totalisant de cet être matériel, un homme, avec l'ensemble matériel dont il fait partie. Ce rapport est *univoque* et *d'intériorité*. Par le besoin, en effet, apparaît dans la matière la première négation de négation et la première totalisation. Le besoin est négation de négation dans la mesure où il se dénonce comme un *manque* à l'intérieur de l'organisme, il est positivité dans la mesure où par lui la totalité organique tend à se conserver *comme telle*. La négation primitive est, en effet, une première contradiction de l'organique et de l'inorganique en ce double sens que le manque se définit *pour une totalité* mais qu'une *lacune*, qu'une *négativité* en tant que telle a un type d'existence *mécanique* et que, en dernière analyse, *ce qui manque* peut être réduit à des éléments inorganiques ou moins organisés ou, tout simplement, à de la chair morte, etc. De ce point de vue, la négation de cette négation se fait en dépassant l'organique vers l'inorganique : le besoin est lien *d'immanence univoque* avec la matérialité environnante en tant que l'organisme cherche *à s'en nourrir* ; il est déjà totalisant, et doublement : car il n'est rien d'autre que la totalité vivante qui se manifeste comme totalité et qui dévoile l'environnement matériel, à l'infini, comme champ total des possibilités d'assouvissement. Sur le plan qui nous occupe, le dépassement par le besoin n'a rien de mystérieux puisque la conduite originelle du besoin de nourriture, par exemple, répète les conduites élémentaires de la nutrition : mâchonnements, salivations, contractions stomacales, etc. Le dépassement se manifeste ici comme la simple unité d'une fonction totalitaire qui fonctionne à vide. Sans l'unité des conduites élémentaires au sein du tout, la faim n'existerait pas, il n'y aurait qu'un éparpillement de comportements affolés et sans lien. Le besoin est une fonction qui se pose pour soi et se totalise comme fonction parce qu'elle est réduite à devenir geste, à fonctionner pour elle-même, et non dans l'intégration de la vie organique. Et, à travers cet isolement, l'organisme tout entier court le risque de désagrégation ; c'est le

danger de mort. Cette totalisation est *transcendante* dans la mesure où l'organisme trouve son être hors de lui – immédiatement ou médiatement – dans l'être inanimé ; le besoin institue la *première contradiction* puisque l'organisme dépend dans son être, directement (oxygène) ou indirectement (nourritures), de l'être inorganisé et que, réciproquement, le contrôle des réactions impose à l'organique un statut biologique. Il s'agit, en effet, de deux statuts de la même matérialité puisque, tout porte à le croire, les corps vivants et les objets inanimés sont constitués par les mêmes molécules ; mais ces statuts sont contradictoires puisque l'un suppose un lien d'intériorité entre le tout comme unité et les rapports moléculaires, au lieu que l'autre est de pure extériorité. Cependant, la négativité et la contradiction viennent à l'inerte par la totalisation organique. La matière environnante reçoit, dès l'apparition du besoin, une unité passive, du seul fait qu'une totalisation en cours s'y reflète comme totalité : la matière dévoilée comme totalité passive par un être organique qui tente d'y trouver son être, voilà sous sa première forme la Nature. Déjà, c'est à partir du champ total que le besoin y cherche ses possibilités d'être assouvi ; et c'est la totalisation qui découvrira dans la totalité passive son propre matériel comme abondance ou rareté.

Sartre, *CRD*, T1, Livre I, Section A, p 194-195